



BRILL

Review: [untitled]

Author(s): P. Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 13, No. 3 (1912), pp. 446-481

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526295>

Accessed: 15/02/2011 12:16

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

T'ang dans le Ts'ien-fo-tong de Touen-houang; son éléphant y a toujours six défenses. L'épigraphie confirme ces indications. Une inscription de 776, commémorant la décoration de l'une des grottes, a été traduite par M. Chavannes. On y lit (Chavannes, *Dix inscriptions de l'Asie Centrale*, p. 72): «Le joyau de l'éléphant à six défenses agite ses ornements violets en supportant le Véritable». M. Chavannes a admis que le «Véritable» désignait le Buddha, et a fait remarquer que, dans le *Ṣaḍḍantaḷātaka*, l'éléphant est le Buddha lui-même et non sa monture. Mais, en réalité, il s'agit de Samantabhadra, et non du Buddha, de même que, dans la phrase suivante, le «Saint» porté par le «roi des animaux» est Mañjuçri monté sur son lion. Les parois de la grotte en question nous montrent en effet, conformément aux données de l'inscription, les deux *bodhisattva* assis sur leurs montures traditionnelles.

Ces observations portent sur des détails; l'œuvre reste excellente. Il faut souhaiter que M. Laufer nous donne pour le bronze, pour la sculpture sur pierre des Wei et des T'ang, l'équivalent de ses ouvrages concernant la poterie et les jades. Nul plus que lui, rapprochant les textes et les monuments, n'aura contribué à placer sur son terrain véritable l'étude de la vieille Chine.

P. PELLIOU.

Friedrich HIRTH et W. W. ROCKHILL, *Chau Ju-kua: His work on the Chinese and Arab Trade in the twelfth and thirteenth Centuries, entitled Chu-fan-chi*, traduit et annoté, St. Pétersbourg, Imprimerie de l'Académie des Sciences, 1912, grand in-8°, X + 288 pages, avec carte.

Il est à peine besoin de rappeler l'importance du livre de 趙汝适 Tchao Jou-koua pour l'étude du commerce maritime entre l'Asie antérieure et l'Extrême-Orient au Moyen Âge. Voilà bientôt

trente ans que M. Hirth, dans son ouvrage *China and the Roman Orient*, traduisait le chapitre du 諸蕃志 *Tchou fan tche* consacré à l'Orient méditerranéen¹⁾. Depuis 1894, d'autres sections ont été étudiées dans des recueils divers. Il importait de mettre enfin à la disposition des sinologues, des indianistes, des sémitisants, une version complète qui, profitant de tous les résultats acquis, les dépasserait, et servirait elle-même de base aux travaux futurs. Deux orientalistes justement estimés, M. Hirth lui-même et M. Rockhill, se sont associés pour cette œuvre; de leur effort commun, secondé matériellement par l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, est sorti le beau livre que nous avons le plaisir de manier aujourd'hui.

Les histoires dynastiques chinoises et les relations des pèlerins bouddhistes sont des plus précieuses pour la géographie et l'histoire ancienne des «mers du sud»; elles ont encore beaucoup à nous apprendre. Mais l'intérêt du livre de Tchao Jou-koua, avec ses deux parties consacrées l'une aux «royaumes», l'autre aux «produits», est d'être une description systématique, basée sur une enquête que l'auteur mena directement auprès des navigateurs de Ts'iuan-tcheou (Fou-kien). Tchao Jou-koua vivait dans la première moitié du XIII^e siècle. Quand M. Hirth attira l'attention sur son livre, on ne connaissait aucune œuvre analogue qui fût plus ancienne. Non pas qu'il n'y en eût eu, et en assez grand nombre; mais aucune ne semblait être parvenue jusqu'à nous. Le progrès des études sinologiques permet aujourd'hui de placer avant le *Tchou fan tche* un autre livre, le 嶺外代答 *Ling wai tai ta* de 周去非 Tcheou K'iu-fei, écrit en 1178. En réalité, toute une partie de l'œuvre de Tchao Jou-koua est copiée littéralement de celle de Tcheou K'iu-fei. Mais

1) Pauthier n'est pas le premier sinologue à avoir signalé l'œuvre de Tchao Jou-koua, comme il est dit à la p. 38. C'est Stanislas Julien qui, dès 1855 et à propos de l'inscription de Si-ngan-fou, parla de la description du Ta-ts'in par Tchao Jou-koua dans une note que Renan inséra dans son *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques* (cf. d'ailleurs Havret, *Siècle chrétienne*, II, 306).

Tchao Jou-koua a beaucoup ajouté à son devancier; son livre garde par là toute sa valeur. Nous savons seulement que ses renseignements se rapportent à des dates diverses; il y avait là un départ à faire; MM. Hirth et Rockhill s'y sont soigneusement attachés.

Il en est du *Tchou fan tche* comme du *Ling wai tai ta* et d'un bon nombre d'ouvrages chinois antérieurs aux Ming: on n'en connaît aucune édition ancienne, et ils ne subsistent que pour avoir été incorporés, dans les premières années du XV^e siècle, à l'énorme collection *Yong lo ta tien*, d'où l'érudition chinoise les a extraits à la fin du XVIII^e siècle. Le *Tchou fan tche* fut imprimé pour la première fois en 1783 dans la collection 函海 *Han hai*, qui a eu plusieurs éditions depuis lors; il a été publié à nouveau en 1805 dans le 學津討原 *Hio tsin t'ao yuan*, aujourd'hui presque introuvable. En 1908, un érudit du bas Yang-tseu préparait une édition critique avec commentaire; elle n'a pas encore paru. Tchao Jou-koua lui-même n'a pour ainsi dire laissé aucune trace dans l'histoire chinoise. Son livre ne resta pas inconnu, car il est mentionné vers la fin des Song dans le 直齋書錄解題 *Tche tchai chou lou kiai t'i* de 陳振孫 Tch'en Tchen-souen (fin du ch. 8), et Tcheou Ta-kouan, à la fin du XIII^e siècle, le cite dans ses *Mémoires sur les coutumes du Cambodge* (cf. *B.E.F.E.-O.*, II, 140). Mais ces repères mêmes sont assez pauvres pour que MM. Hirth et Rockhill n'aient pu déterminer sûrement le moment où le *Tchou fan tche* fut rédigé. La dernière date citée dans le *Tchou fan tche* est 1210 (p. 178, 186); le *Tche tchai chou lou kiai t'i* se place lui-même vers le milieu du siècle, mais on ne l'a pas encore daté exactement et il est impossible de fixer par lui un *terminus ad quem* un peu précis¹⁾. Tchao Jou-koua dit en un endroit que le «roi» de Bagdad descend de Mahomet à la 29^e génération; mais cette

1) La date la plus récente que j'aie relevée dans le *Tche tchai chou lou kiai t'i* est 1238 (ch. 8, f^o 16 r^o); mais je n'ai jamais procédé à un dépouillement méthodique.

indication est inadmissible sans quelque tempérament. MM. Hirth et Rockhill ont adopté une combinaison généalogique qui ferait du caliphe indiqué par Tchao Jou-koua Musta'çim; celui-ci régna de 1242 à 1258, et telle serait par suite la date du *Tchou fan tche*. L'échafaudage était fragile; l'événement le montre ruineux.

Nous avons en effet, pour dater l'œuvre de Tchao Jou-koua, un document de premier ordre qu'on ne paraît pas avoir encore utilisé. Le *Tchou fan tche* se trouvait dans le *Yong lo ta tien* au ch. 4262, sous la rime 蕃 *fan*. Les éditeurs du *Han hai* et du *Hio tsin t'ao yuan* l'en ont extrait en entier, mais, comme il est arrivé plus d'une fois, en négligeant la préface même écrite par l'auteur. En 1901, un des meilleurs érudits contemporains, M. 繆荃孫 Miao Ts'iuan-souen, a publié cette préface au ch. 3 (f^o 12) de son 藝風藏書記 *Yi fong ts'ang chou ki*. Le document n'est pas autrement intéressant par lui-même; Tchao Jou-koua y explique qu'il a rassemblé ses matériaux sur place, en interrogeant les marchands étrangers qui venaient à Ts'iuan-tcheou. Seulement, la préface se termine par ces mots: 寶慶元年九月日朝散大夫提舉福建路市舶趙汝适序, «la première année *pao-k'ing* (1225), un jour du 9^e mois, moi Tchao Jou-koua, *tch'ao-san-ta-fou* et directeur du commerce maritime dans le circuit du Fou-kien, j'ai écrit cette préface». Il n'y a donc pas à douter qu'il faille placer en 1225, et non en 1242—1258, la composition du *Tchou fan tche*.

Le style de Tchao Jou-koua, sans être très recherché, n'est pas toujours clair. Les études parues depuis vingt ans ont heureusement frayé la voie, et les connaissances spéciales des deux traducteurs nous valent aujourd'hui une version où l'intelligence littérale de la langue et l'explication des termes techniques ne laissent que bien peu de chose à désirer. C'est dans le domaine de la géographie historique qu'il reste encore beaucoup à faire. Pour tirer de Tchao Jou-koua tout ce qu'il peut donner à ce point de vue, il eût fallu reprendre

en un examen d'ensemble tous les textes chinois et étrangers qui concernent les mers du sud; on comprend que les traducteurs aient reculé devant cette tâche formidable. Leur commentaire les montre bien informés de l'état des problèmes, non sans un peu de flottement en ce qui touche à l'Indochine et à l'Insulinde¹). Il est cependant une œuvre importante, qui éclaire et complète en plus d'un endroit celle de Tchao Jou-koua, et que malheureusement MM. Hirth et Rockhill n'ont évidemment pas eue à leur disposition: le 島夷志畧 *Tao yi tche lio* de 汪大淵 Wang Ta-yuan.

Jusqu'à ces dernières années, le *Tao yi tche lio* n'était connu que par une notice du *Catalogue impérial* et par des citations de seconde main dans des recueils tardifs; on savait seulement que Wang Ta-yuan, vers le milieu du XIV^e siècle, y avait consigné les observations recueillies au cours de plusieurs voyages dans l'Océan Indien. MM. Takakusu et Nanjio sont les premiers, je crois bien, à avoir signalé en 1903 que le *Tao yi tche lio* avait été incorporé, peu d'années auparavant, au 知服齋叢書 *Tche fou tchai ts'ong chou* publié à Canton²). Ce *ts'ong-chou*, quoique récent, est rare; mais l'obligeance d'un ami chinois m'a permis d'en rapporter un exemplaire à la Bibliothèque Nationale. Depuis lors, un manuscrit du *Tao yi tche lio* a été acquis à Pékin par M. H. Maspero pour

1) On rencontre par exemple l'équivalence Fou-nan = Siam (pp. 6, 50). M. Aymonier et moi, qui sommes seuls à avoir passé en revue l'ensemble des textes concernant le Fou-nan, ne sommes pas d'accord sur la façon dont le Fou-nan est devenu le Cambodge historique, mais admettons l'un et l'autre, comme les textes l'exigent, que le centre de la puissance du Fou-nan était au Cambodge. Le Lin-yi (p. 214) est de façon certaine le Champa. Le P'o-li est placé à tort à Sumatra, ou sur la péninsule malaise en général, ou à Pérak, ou au Siam (pp. 194, 212, 218, 219); ce sont d'ailleurs là inadvertances dont les auteurs eux-mêmes se sont aperçus, car ils ont rétabli plus justement Bali sur l'exemplaire qu'ils ont bien voulu m'envoyer. Parfois aussi, le commentaire semble accepter trop facilement les hypothèses plus que hardies auxquelles notre excellent confrère le colonel Gerini se laisse souvent entraîner.

2) Cf. *B. E. F. E.-O.*, iv, 255.

la bibliothèque de l'Ecole française d'Extrême-Orient¹⁾. Une autre copie manuscrite a été exécutée pour moi, par les soins d'amis chinois, d'après le manuscrit ancien conservé depuis quelques années au 圖書館 T'ou-chou-kouan de Nankin²⁾. L'œuvre est donc aujourd'hui accessible; elle est précieuse en elle-même, et aussi pour l'élucidation du *Tchou fan tche*. De même que le *Ling wai tai ta* permet de relier le *Tchou fan tche* aux données géographiques plus anciennes, le *Tao yi tche lio* fournit, 125 ans après Tchao Jou-koua, un chaînon intermédiaire entre cette œuvre de la fin des Song et les documents du début des Ming, c'est-à-dire la carte publiée par G. Phillips et les relations basées sur les voyages de Tcheng Houo dans les premières années du XV^e siècle.

Dans leur introduction, MM. Hirth et Rockhill ont traduit à nouveau l'itinéraire si important de la fin du VIII^e siècle qui est dû à Kia Tan et a été conservé au ch. 43 du *Sin t'ang chou*.

1) Cf. *B. E. F. E.-O.*, ix, 586; le titre y est reproduit sous une forme inexacte. Comme l'a signalé M. Huber, l'ouvrage de Wang Ta-yuan nous donne, d'une façon précise, la date de la soumission du Sien par le Lo-hou, c'est-à-dire du transfert de la suzeraineté de Sukhotai à Ayuthiya: 至正己丑夏五月, soit mai-juin 1349. On voit que les chronologies birmane et siamoise, souvent si incertaines, ne se trompent guère en fixant cet événement la première à 1348, la seconde à 1350. La date donnée par Wang Ta-yuan semble d'autant plus sûre qu'il avait achevé la rédaction générale de son livre au début de cette même année. Il y a peu d'indications de ce genre dans le *Tao yi tche lio*. Sans doute un navire marchand apporta la nouvelle, et Wang Ta-yuan en fit état immédiatement.

2) L'ouvrage de Wang Ta-yuan débute par une préface de 張翥 Tchang Tchou, datée de 1350; une de 吳鑒 Wou Kien, datée de 1349; une autre de Wou Kien, datée de 1351. Mais la préface de 1351 ne se rapporte pas en réalité au *Tao yi tche lio*; elle fut écrite par Wou Kien pour une œuvre à laquelle il collabora alors à Ts'iuan-teheou, le 清源續志 *Ts'ing yuan siu tche* en 20 ch., qui était évidemment une suite au 清源志 *Ts'ing yuan tche* en 7 ch. paru en 1199 (sur cette œuvre, cf. *Tche tch'ai chou lou k'ai t'i*, ch. 8, f^o 33 r^o), et dont un grand seigneur d'origine ouïgoure, le marquis 僕 Hi, nommé en fonctions au Fou-kien en 1349, avait pris l'initiative. Tous les manuscrits connus du *Tao yi tche lio* se terminent par un pa de 袁泰 Yuan Tche, écrit en 1548; ce court texte est insignifiant, mais sert de repère pour la transmission de l'œuvre originale.

De Guignes avait déjà fait connaître ce document au milieu du XVIII^e siècle¹); M. Phillips en a parlé plus en détail dans le t. VIII de la *China Review*; j'en ai longuement discuté les données, pour toute la partie qui va de Canton au cap Comorin, dans le t. IV du *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*. Il y a quelques inadvertances dans la nouvelle version. P. 11, au lieu de «Then southward, after three days, one comes to Mount Chan-pu-lau», il faut lire «Then southwest, . . .». A la p. 12, les traducteurs écrivent «Then east(west?)ward, going out of the strait . . .»; je ne comprends pas leur hésitation, car le texte a bien «ouest», et non «est»; deux lignes plus loin, au lieu de «separated at the north-east point from Fo-shī», il faut lire, d'accord avec le texte chinois, «. . . at the north-west point . . .»²). Pour le détroit de 質 Tche (p. 11), MM. Rockhill et Hirth préfèrent l'identification au détroit de Singapoure, adoptée par M. Gerini, à celle du détroit de Malacca que j'avais indiquée; en réalité, nous sommes d'accord; j'ai pris le «détroit de Malacca» au sens général du détroit qui sépare la péninsule malaise de Sumatra; ses dimensions, le temps qu'on met à le traverser, ne permettent pas d'ailleurs de restreindre non plus le détroit de Tche au seul détroit de Singapoure³). A la même page, à propos

1) Cf. *Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles Lettres* pour les années 1761—1763, t. XXXII, Paris, 1768, in-4°, p. 367.

2) MM. Hirth et Rockhill ne disent pas de quelle édition du *Sin t'ang chou* ils se sont servis; je suppose, puisqu'ils ne font pas remarquer les divergences entre leur traduction et la mienne, que leur texte est bien conforme à celui des éditions fixées par K'ien-long; mon édition, comme toujours, est celle de la librairie du T'ou-chou-tsi-tch'eng.

3) Mais ai-je besoin de dire que je n'accepte pas par contre la dérivation proposée par M. Gerini (*Researches on Ptolemy's Geography*, p. 776), pour qui «the Strait of Chiñ (*Cheik* or *Sik*) . . . seems to be somewhat onomatologically connected with the [*Tuma*]*sik* of the Nāgarakretāgama»? Ces découpages de formes séparées d'ailleurs par un demi-millénaire n'ont aucune valeur; j'avais en outre eu soin d'indiquer les prononciations anciennes de *tche* les équivalences attestées de ce caractère en transcription (*B. E. F. E.-O.*, IV, 231); *tche* est un ancien **çi* ou **çit*, suivant les cas; tout s'oppose aux lectures *cheik* et *sik* mises en avant, sans autre explication, par M. Gerini.

du pays de 哥谷羅 Ko-kou-lo, MM. Hirth et Rockhill écrivent: «Pelliot thinks this is the Qaqola of Ibn Batuta, the Angkola river on the W. coast of Sumatra, and an affluent of the Batang gadis. This identification seems to be impossible since Ko-lo was on the Malay Peninsula, and the two seem to have been conterminous. Gerini . . . suggests, with great plausibility, either Kelantan or Ligor on the E. coast of the Malay Peninsula.» J'ai exprimé une opinion à peu près inverse de celle qui m'est prêtée ici. Le Ko-lo, d'après Kia Tan, était sur la côte nord [du détroit], et à l'ouest du Ko-lo se trouvait le Ko-kou-lo. Il semble donc certain que le Ko-lo était situé sur la presqu'île de Malacca, et déjà au delà du détroit de Singapoure, le long de la côte ouest de la presqu'île. MM. Hirth et Rockhill me font dire que j'ai accepté l'identification de ce Ko-lo à Kora, comme l'avait proposé M. Groeneveldt; c'est inexact: j'ai estimé (*B. E. F. E.-O.*, IV, 349—354) et j'estime encore que le Kora de M. Groeneveldt, par 7° de Lat. Nord, est trop septentrional pour le Ko-lo de Kia Tan; j'avais proposé sous réserves d'identifier ce Ko-lo à Kedah. J'avoue d'ailleurs que je serais aujourd'hui porté à chercher ce Ko-lo encore plus au sud. Retenons seulement ici que le Ko-lo se trouvait sur la côte occidentale de la péninsule malaise, avec une marge d'identification qui va à peu près de Malacca à Kedah. Or, MM. Hirth et Rockhill ont parfaitement raison d'admettre que, pour Kia Tan, le Ko-kou-lo doit être en communication directe avec le Ko-lo, et se trouver, comme lui, sur la terre ferme. Il serait donc absurde de rapprocher le Ko-kou-lo du Qaqola ou Qaqula d'Ibn Batoutah, si ce Qaqula se trouvait sur la côte occidentale de Sumatra. Mais c'est cette dernière identification qui me paraît plus que douteuse, et je l'ai dit expressément en indiquant mes raisons. Qaqula est donné par Ibn Batoutah comme un port de Mul Djâwa; Yule cherchait déjà le Mul Djâwa sur la péninsule malaise et non à Sumatra. Si on se reporte aux *Resear-*

ches de M. Gerini que MM. Hirth et Rockhill suivent pour l'identification de Ko-kou-lo, on verra que lui aussi situe le Mul Djâwa sur la péninsule malaise. L'objection faite au rapprochement de Ko-kou-lo et de Qaqla ne me paraît donc pas décisive. Je serais, à première vue du moins, plus gêné par une autre difficulté qu'on ne m'a pas opposée et dont je ne m'étais pas avisé en 1904: c'est que le 谷 *kou* de Ko-kou-lo est un ancien **kuk*, et qu'on ne retrouve pas trace de cette gutturale finale dans Qaqla. Mais nous avons d'autres orthographes du nom, avec un autre caractère 古 *kou*, qui, lui, n'a jamais eu d'implosive finale. C'est ainsi que, sous les Song, on trouve mention du pays de 葛古羅 Ko-kou-lo (*Song che*, ch. 490, f° 2 r°, et Chavannes, dans *Rev. hist. des Relig.*, t. XXXIV, p. 52). Sous les T'ang même, un texte du *Yeou yang tsa tsou* dit que le cardamome blanc (白荳蔻) vient du pays de 伽古羅 K'ie-kou-lo, et que, dans la langue de ce pays, il se nomme 多骨 *to-kou* (**ta-kut*, restitution hypothétique **takur*)¹). Le *Yeou yang tsa tsou* est d'environ 850—860, mais nous pouvons remonter encore un peu plus haut, car le même renseignement a passé de texte en texte jusque dans le *Pen ts'ao kang mou* avec l'indication de la source originale: c'est le 本草拾遺 *Pen ts'ao che yi* de 陳藏器 Tch'en Ts'ang-k'i, qui date de la période k'ai-yuan (713—741)²). On a vu le rapport établi par Tch'en Ts'ang-ki

1) Ch. 18, f° 11 v° des éditions du *Pai hai* et du *Tsin tai pi chou*; mais l'édition du *Pai hai* écrit à tort 多國 *to-kouo* au lieu de *to-kou*.

2) Cf. Hirth et Rockhill, *Chau Ju-kua*, p. 222. C'est certainement dans le *Pen ts'ao che yi* de Tch'en Ts'ang-k'i que Touan Tch'eng-che, l'auteur du *Yeou yang tsa tsou*, a puisé son information sur le cardamome. On trouvera dans le *B.E.F.E.-O.*, IV, 1130, la traduction d'un autre passage où Touan Tch'eng-che copie Tch'en Ts'ang-k'i (c'est à tort que M. Huber, à la suite de M. Forke, a fait de Tch'en Ts'ang-k'i un titre d'ouvrage au lieu d'un nom d'homme). Les citations subsistantes de Tch'en Ts'ang-k'i nous montrent d'ailleurs qu'il indiquait très souvent les noms étrangers des plantes exotiques. On peut dès lors supposer que c'est à lui également que Touan Tch'eng-che a emprunté la nomenclature de ses plantes en «langue du Fou-lin». Cette nomenclature, parfois assez mystérieuse, remonterait donc au début du VIII^e siècle.

entre le pays de K'ie-kou-lo ou Ko-kou-lo et le cardamome. Or *qâqulah* est précisément le nom arabe du cardamome¹⁾, et le nom du produit est sans doute identique au nom du pays. Dans ces conditions, bien loin de renoncer à un rapprochement que j'avais proposé avec toutes sortes de réserves, je suis au contraire enclin à l'accentuer, et je crois désormais non plus seulement possible, mais probable, que le Ko-kou-lo de Kia Tan soit identique au Qaqola d'Ibn Batoutah. Maintenant ce Ko-kou-lo, où faut-il le situer? Sur la péninsule malaise évidemment; MM. Gerini, Hirth, Rockhill et moi sommes d'accord sur ce point. Mais les traducteurs de Tchao Jou-koua se rangent à une double hypothèse de M. Gerini qui suggère, «with great plausibility, either Kelantan or Ligor on the E. coast of the Malay Peninsula». Ceci me paraît impossible. L'itinéraire de Kia Tan force à placer le Ko-lo sur la côte ouest de la péninsule, et le Ko-kou-lo est encore à l'ouest du Ko-lo, en fait au nord-ouest, quand on continue le voyage vers l'occident; il faut noter d'ailleurs que ces deux pays n'étaient pas sur la route directe qui, du détroit de Singapoure, allait longer la côte de Sumatra. Pour quelque identification qu'on doive se décider dans la suite, c'est donc sur la côte occidentale, et non à Kelantan ou à Ligor, qu'il faut chercher le Ko-kou-lo de Kia Tan²⁾.

1) Cf. Hirth et Rockhill, *loc. laud.*, pp. 210, 222. C'est à ces mêmes renseignements émanant de Tch'en Ts'ang-k'i que remontent les indications reproduites de seconde main par M. Takakusu, *A Record of the Buddhist Religion*, p. 129.

2) A titre d'hypothèse, je ne puis m'empêcher de signaler un rapport possible entre **takur*, nom indigène du cardamome, et le nom de l'ancien port de Takola, tout comme il y a probablement identité étymologique entre *qâqola* et le pays de Qaqola. Au VIII^e siècle, Tch'en Ts'ang-ki indique également 迦拘勒 *kia-kiu-lo* comme nom étranger de la noix muscade. C'est en effet là son nom sanscrit *kakkola*, ou plutôt le dérivé *kakkolaka*, indiqué avec ce sens par Böhlingk. Dans *B.E.F.F.O.*, III, 406, le docteur P. Cordier, si compétent dans les questions de botanique et de médecine hindoues, indique pour *kakolam* l'équivalence *Lavanga scandens*. Le nom usuel du petit cardamome en sanscrit est *sūkṣmailā*, qui apparaît dans les transcriptions chinoises sous la forme 蘇泣迷羅 *sou-k'i-mi-lo*; le caractère 細 *si*, qui y est ajouté dans Bretschneider, *Botanicon Sinicum*, III, 121, ne fait pas partie du nom.

On vient de voir par l'exemple du Ko-kou-lo, relativement simple cependant et dans lequel il n'y a pas de conflit grave entre les diverses sources, à quel examen minutieux et à quelles discussions approfondies il faut se livrer pour préciser ces questions de géographie historique. Je n'entreprendrai donc pas l'étude du livre de MM. Hirth et Rockhill à ce point de vue; il y faudrait un volume entier de citations et de rapprochements. Il est à souhaiter cependant que l'un de nous trouve bientôt le loisir de mener une telle enquête à bonne fin; les matériaux ne manquent pas. Sans entrer dans le détail des textes, je dois dire que, pour la fin de l'itinéraire de Kia Tan, de Guignes et Phillips me semblent avoir vu plus juste que MM. Hirth et Rockhill: il me paraît ressortir des données mêmes de l'itinéraire que le fleuve 弗利刺 Fou-li-la est l'Euphrate et que la ville de 縛達 Fou-ta n'est pas «Fostat, the modern Cairo», mais Bagdad ¹⁾.

Un certain nombre de passages dans le travail de MM. Hirth et Rockhill me paraissent appeler dès maintenant quelques observations.

P. 3. — En parlant des «Sa-po traders» de Ceylan, qui auraient été peut-être «des Arabes des côtes de Hadramaut et d'Oman», il semble que MM. Hirth et Rockhill soient restés sous l'impression de ces «marchands sabéens» que la fertile imagination de Beal avait fait venir à Ceylan au temps de Fa-hien et que Legge n'en sut pas chasser. J'ai déjà eu l'occasion de signaler, à propos de ce passage (*B. E. F. E.-O.*, IV, 356), que 薩薄 *sa-po* est, dans les textes bouddhiques, la transcription constante et régulière de *sārtha-*

1) Pour le pays de 提颯 T'i-yu à l'embouchure de l'Indus, les traducteurs (p. 13) hésitent entre Taïz et Daibul (le Diul-Sindh de la p. 5); cette seconde identification, déjà proposée par de Guignes, se justifie seule phonétiquement. T'i-yu est à Daibul ou Diul ce que 謝颯 Sie-yu, à la même époque, est à Zabul (Zabulistan). C'est cette finale qui m'empêche seule de proposer Barygaza-Broach pour original de 拔颯 Pa-yu que Kia Tan cite peu auparavant; l'hypothèse de «Balabhi ou Valabhadra» mise en avant par MM. Hirth et Rockhill ne me paraît pas probable.

vāha, «chef de marchands», «chef de caravane»; si mon souvenir est exact, cette identification se trouvait déjà dans la traduction de Fa-hien publiée par Klaproth et Landresse.

P. 5. — MM. Hirth et Rockhill admettent qu'il n'y a pas trace de relations chinoises avec les pays du sud, l'Inde et l'occident par voie de mer avant la venue des étrangers qui, en 166, se donnèrent comme des envoyés de l'empereur Marc-Aurèle. J'ai cru naguère pouvoir proposer l'identification à Java d'un pays de 葉調 Ye-tiao dont une ambassade arrive à la cour de Chine en janvier—février 132 (*B. E. F. E.-O.*, IV, 266); cette explication n'a pas cessé de me paraître vraisemblable, et je rappelle que nous aurions là, un demi-siècle avant Ptolémée, la première mention datée du nom de Java. Ceci suppose déjà des relations maritimes qui dépassent l'Indochine. Mais surtout je suis surpris de ne jamais voir citer un texte des plus importants que donne le *Ts'ien han chou*, et dont la nomenclature mystérieuse ne saurait affaiblir la valeur. A la fin des sections géographiques du *Ts'ien han chou* (ch. 28 下, f° 17 r° et v°), il est dit: «Depuis les barrières (障塞) du 日南 Je-nan, [depuis] 徐聞 Siu-wen et 合浦 Ho-p'ou¹), en allant en bateau pendant environ cinq mois, il y a le royaume de 都元 Tou-yuan. En allant de nouveau en bateau pendant environ quatre mois, il y a le royaume de 邑盧沒 Yi-lou-mo. En allant de nouveau en bateau pendant environ plus de vingt jours, il y a le royaume de 諶離 Chen-li. En allant par terre (步行) pendant environ plus de dix jours, il y a le royaume de 夫甘都盧 Fou-kan-tou-lou. Du royaume de Fou-kan-tou-lou, en allant en bateau pendant environ plus de deux mois, il y a le royaume de 黃支 Houang-tche. Les coutumes du peuple y ressemblent en

1) La commanderie de Je-nan occupait le haut Annam; Siu-wen et Ho-p'ou étaient deux sous-préfectures de la commanderie de Ho-p'ou sur la côte méridionale du Kouang-tong.

gros à celles de 珠厓 Tchou-yai. Ces îles (州 *tcheou*)¹⁾ sont grandes; les habitants (戶口) y sont nombreux; ils ont beaucoup de produits étranges (異物). A partir de l'empereur Wou (140—86 av. J.—C.), ils ont tous offert le tribut. Il y a des chefs interprètes (譯長) qui dépendent de [l'administration] du palais (黃門 *houang-men*)²⁾; avec des recrues (應募者)³⁾, ils prennent la mer, et vont acheter les perles brillantes (明珠), le 璧流離 *pi-lieou-li* (verre)⁴⁾, les pierres rares (奇石), les produits étranges, donnant en échange de l'or (黃金) et les diverses soieries (雜繪). Dans les pays où ils arrivent, on leur fournit à manger et [des indigènes] se joignent à eux. Les bateaux marchands des barbares les transportent à tour de rôle pour les faire arriver [à destination] (蠻夷賈船轉送致之). [Ces barbares] profitent aussi par ce commerce; [en outre,] ils pillent et tuent les gens. De plus, [les voyageurs] ont à craindre les tempêtes où ils meurent noyés. Si rien [de tout cela n'arrive], [les voyageurs] mettent pour l'aller et

1) Je prends 州 *tcheou* comme l'équivalent de 洲 *tcheou*; c'est en effet la forme qui est employée par Pan Kou lui-même quelques lignes plus haut quand il nomme le 大州 *ta-tcheou*, la « grande île » de Hai-nan. Mais il ne s'ensuit pas que tous ces royaumes soient insulaires; 洲 *tcheou* signifie « île », mais s'emploie aussi très souvent pour le continent, surtout quand on y arrive par mer. Voir un exemple de ces alternances dans *B.E.F.E.-O.*, IV, 217.

2) C'est-à-dire, en réalité, des eunuques chargés du service intérieur dans le palais « à la porte jaune », et qui ont reçu par suite eux-mêmes le nom de *houang-men*, « porte jaune »; cf. *Ts'ien han chou*, ch. 19 L, f° 4 v°.

3) Je ne sais dans quelles conditions s'effectuaient ces levées; le sens littéral indique des gens qui répondent à un appel.

4) Je ne crois pas que cet exemple de *pi-lieou-li* ait été encore signalé. Par contre, on en connaît un autre, avec la même orthographe, dans le ch. 96 du *Ts'ien han chou*, où le *pi-lieou-li* est donné comme un produit du Ki-pin (Cachemire); le mot se retrouve en outre au II^e siècle sur un bas-relief de la famille Wou au Chan-tong. On sait que *pi-lieou-li* doit rendre une forme prérite du sanscrit *vaiçurya*. Cf. à ce sujet le présent travail de MM. Hirth et Rockhill (pp. 227—228). Dans son récent ouvrage sur le *Jade* (pp. 109—111), M. Berthold Laufer a contesté que le *pi-lieou-li* eût été une substance vitreuse; mais son argumentation me paraît sur plusieurs points défectueuse. Cf. d'ailleurs les indications que j'ai données dans le compte rendu de l'ouvrage de M. Laufer, *supra*, p. 442.

le retour plusieurs années. Les grandes perles ont jusqu'à sept pouces (大珠至圍二寸以下)¹⁾. Dans la période 元始 *yuán-che* (1—6 de notre ère) de l'empereur 平 P'ing, 王莽 Wang Mang²⁾, transformant le gouvernement, désira manifester une vertu majestueuse. Il adressa de riches présents au roi de Houang-tche, en lui prescrivant d'envoyer une ambassade pour offrir en tribut un rhinocéros vivant. Du royaume de Houang-tche, en allant en bateau pendant environ huit mois, on arrive à 皮宗 P'i-tsong. En allant en bateau pendant environ deux mois, on arrive à la frontière de 象林 Siang-lin du 日南 Je-nan³⁾. On dit qu'au sud du Houang-tche, il y a le royaume de 已程不 Sseu-tch'eng-pou⁴⁾. C'est de là que les envoyés interprètes (譯使) des Han revinrent⁵⁾.» Je ne veux pas entreprendre ici un commentaire géographique de ce

1) J'ai pris 圍 *wei* en son sens technique de «mesure de cinq pouces»; je ne connais pourtant pas d'autre exemple, pour le moment, où «sept pouces» soient exprimés comme ici par «un *wei* et deux pouces».

2) Il s'agit du temps où Wang Mang exerçait une influence toute-puissante, sans être cependant encore régent, et surtout sans avoir encore usurpé lui-même le trône.

3) La sous-préfecture de Siang-lin était, sous les Han, la plus méridionale des sous-préfectures dépendant de la commanderie du Je-nan, et devait se trouver dans le moyen Annam, du côté de Tourane, avec une marge d'approximation toutefois assez grande (cf. *B.E.F.E.-O.*, IV, 189—190).

4) J'ai pris la forme telle qu'elle est donnée dans l'édition en caractères mobiles de la librairie du T'ou-chou-tsi-tch'eng. Dans un commentaire sur ce texte, il faudrait tenir compte de la confusion toujours possible entre 巳 *sseu*, 已 *yi* et 己 *ki*.

5) Les «*Annales principales*» du *Ts'ien han chou* permettent de préciser la date de la venue des envoyés du pays de Houang-tche. Il semble qu'au début de notre ère, des relations assez actives se soient établies entre la Chine et les pays du sud. En l'an 1, le chef de l'état indochinois de Yue-chang (越裳氏), plus connu dans la légende que dans l'histoire, envoyait à la cour un «faisan blanc» et deux «faisans noirs» (*Ts'ien han chou*, ch. 12, f° 1 v°). L'année suivante, au printemps, le royaume de Houang-tche envoyait en tribut un rhinocéros (黃支國獻犀牛; *Ts'ien han chou*, ch. 12, f° 2 v°). Le commentaire de Yen Che-kou nous a conservé à ce propos une phrase de 應劭 Ying Chao, qui écrivait à la fin du II^e siècle, et où il est dit: «Le royaume de Houang-tche se trouve au sud du Je-nan; il est à 30000 *li* de la capitale». Ces ambassades furent exploitées en faveur de l'impératrice et de Wang Mang. La légende voulait en effet qu'au temps du vertueux duc de Techeou, le Yue-chang eût offert des faisans. Peut-être fut-ce de

texte capital. Rappelons seulement que le *Ts'ien han chou* est l'œuvre de Pan Kou, et qu'ainsi ce texte, dont l'authenticité est certaine, ne peut être postérieur à la fin du 1^{er} siècle de notre ère. Sa lecture même nous montre qu'il a joint deux séries de renseignements d'origine différente; les premiers remontent au temps de l'empereur Wou, soit 140—86 avant J.-C., les derniers émanent des envoyés de Wang Mang, c'est-à-dire des toutes premières années de l'ère chrétienne. Les formes données aux noms de royaumes sont en accord avec les habitudes de transcription des Han, et ne rappellent en rien la nomenclature mythique qui abonde par exemple dans le *Chan hai king*; il s'agit ici vraiment d'histoire, et non de légende. Or ces pays où on arrive, en partant des côtes de l'Indochine, après un voyage qui dure toute une année, ces pays où on se procure les perles et le verre, il faut bien admettre qu'ils sont en plein Océan Indien, et peut-être même, pour certains d'entre eux, à son extrémité occidentale. MM. Hirth et Rockhill auraient raison,

façon très arbitraire que ce nom légendaire de Yue-chang fut appliqué de nouveau sous les Han à une population très réelle de l'Indochine (sur la prétendue ambassade au temps du duc de Teheou, cf. Legge, *Chinese Classics*, III, 1, Prolegomena, p. 146, et III, II, 536—537; *B.E.F.E.O.*, III, 250). En tout cas, le nouveau tribut de l'an 1, provoqué peut-être par des fonctionnaires ingénieux, indiquait que le gouvernement de l'impératrice et de Wang Mang valait celui du duc de Teheou et attirait des pays lointains les mêmes hommages. Aussi l'offrande des faisans fit-elle époque dans la vie de Wang Mang. Il en est question, à sa date, dans la biographie de ce personnage, au ch. 99 上, f° 3 r° et v°, du *Ts'ien han chou*, et, plus loin (f° 12 v°), un autre texte revient sur ce sujet pour rappeler les offrandes faites alors par toutes sortes de pays: «Le chef du Yue-chang, avec des interprètes successifs, a offert un faisan blanc; les [envoyés du] Houang-tche, venant de 30000 里, ont présenté en tribut un rhinocéros vivant... Wang Mang voulut imiter dans un autre cas le duc de Teheou: l'empereur P'ing, vers la fin de l'an 5, étant tombé gravement malade, Wang Mang se rappela le chapitre *Kin-t'eng* du *Chou king*, et, copiant le duc de Teheou qui s'offrait au lieu du roi Tch'eng, demanda aux dieux de le prendre en place de l'empereur P'ing (cf. *Ts'ien han chou*, ch. 99 上, f° 12 v°). Malgré ces habiletés et l'utilisation artificielle qui fut faite de ces ambassades dans un but politique, il n'y a pas à douter de leur existence. Celle du Houang-tche en particulier, attestée par trois passages du *Ts'ien han chou*, s'impose à l'attention, et les annales principales, tout comme la biographie de Wang Mang, ne font que confirmer l'autorité du texte essentiel inséré à la fin de la section géographique dans l'œuvre de Pan Kou.

et la remarque aurait sa valeur, s'ils s'étaient bornés à dire qu'au début de notre ère il n'y avait pas de *bateaux* chinois dans l'Océan Indien: notre texte même établit qu'on transbordait plusieurs fois sur les navires des «barbares». Mais il me paraît non moins certain que, dès les premières années du 1^{er} siècle avant Jésus-Christ, des produits de l'Asie antérieure empruntaient la voie maritime pour arriver de proche en proche jusqu'en Chine, et que tout au début de notre ère, sur l'ordre de la cour, une mission chinoise parcourut tout l'Océan Indien¹⁾.

P. 8. — Pour «l'île» (洲) de 陵伽鉢拔多 Ling-k'ie-po-pa-to mentionnée à propos de la mission de Tch'ang Tsiun en 607, et au sommet de laquelle était un «temple des dieux» (神祠), c'est-à-dire un sanctuaire brahmanique, il ne paraît pas douteux qu'il faille restituer un original Lingaparvata; la transcription est

1) Dans leur Introduction, MM. Hirth et Rockhill ont réuni beaucoup de renseignements fort intéressants sur l'histoire du commerce maritime entre la Chine et les mers du Sud avant Tchao Jou-koua. En dehors de l'itinéraire de Kia Tan et du *Ling wai tai ta*, les renseignements les plus importants sont empruntés à une œuvre du premier quart du XII^e siècle, dont M. Hirth a été le premier, il y a quelques années, à signaler l'intérêt: c'est le 萍州可談 *Ping tcheou k'o t'an* de 朱彧 Tchou Yu (l'édition la meilleure et la plus accessible est celle du *Cheou chan ko ts'ong chou*. Il faut ajouter, pour l'époque des T'ang, les renseignements si curieux que contient la relation des voyages du bouddhiste chinois 鑑真 Kien-tchen (jap. Kanshin), qui, après plusieurs essais infructueux, gagna le Japon en 753—754. L'auteur de cette relation signale un établissement «persan» très important dans l'île de Hai-nan, et il donne des informations qu'on ne trouve nulle part ailleurs sur les navires étrangers qui fréquentaient la rivière de Canton (cf. Takakusu, dans *Premier congrès intern. des études d'Extrême-Orient*, Hanoi, 1903, in-8°, pp. 58—59). Pour connaître ce même commerce après Tchao Jou-koua, sous les Mongols, on a les informations précieuses des voyageurs chrétiens et musulmans. En Chine même, les sources essentielles sont la section sur le commerce maritime au ch. 94 du *Yuan che*, signalée depuis longtemps par Bretschneider (*Mediaeval Researches*, I, 186—187), un texte assez curieux du 夢梁錄 *Mong leang lou* que M. Hirth a étudié dans le t. V du *T'oung Pao* (pp. 386—390), enfin des documents de premier ordre devenus accessibles par l'édition récente du 元典章 *Yuan tien tchang*, et dont le principal est, rédigé en langue vulgaire, un règlement de 1293 en 23 articles sur le commerce maritime avec l'étranger (le *Yuan che* y fait allusion en lui donnant seulement 21 articles; cf. *Yuan che*, ch. 94, f° 11 r°).

rigoureusement exacte. La même solution doit être adoptée à la p. 55 pour le mont 陵伽鉢婆 Ling-k'ie-po-p'o qui, d'après le *Souei chou* (ch. 82, f° 3 v°), se trouvait près de la capitale du Tchen-la (Cambodge), et au sommet duquel il y avait aussi un « temple des dieux ». Mais il est inexact de dire que le *Souei chou* établit un rapport entre ce sanctuaire et le dieu 婆多利 P'o-to-li. Quant à ce P'o-to-li du *Souei chou*, MM. Hirth et Rockhill supposent que ce peut être « Bhadra, employé dans les inscriptions chames pour désigner Çiva » ; sans contester la possibilité de cette équivalence, il faut remarquer que la transcription serait irrégulière. M. Gerini (*Researches*, p. 710) a restitué également en Lingaparvata le nom du Mont 靈 Ling, ou « Mont Merveilleux », qui, sous les Yuan (il est nommé dans le *Tao yi tche li*) et les Ming, était connu sur la côte d'Annam, du côté du cap Varella. C'est une hypothèse gratuite, car il se peut en effet que le Mont 陵 Ling de Kia Tan à la fin du VIII^e siècle soit un Lingaparvata, mais le mont Ling des Yuan et des Ming ne lui est certainement pas identique, et je ne connais pas d'exemple où 靈 *ling* soit employé comme caractère de transcription (cf. *B. E. F. E.-O.*, IV, 217).

P. 12. — A propos du nom de 師子國 Che-tseu-kouo, ou « royaume du Lion », qui est la désignation de Ceylan dans les itinéraires de Kia Tan, MM. Hirth et Rockhill disent que « Fa-hien employa le premier ce nom pour désigner Ceylan, qu'il fut sans doute le premier à faire connaître à ses compatriotes ». Aucune de ces deux indications n'est peut-être rigoureusement exacte. Fa-hien est revenu de son voyage en 413—414¹⁾, et il est pratiquement certain que ses compatriotes, jusqu'à son retour, n'ont rien su de son séjour à Ceylan. Or il est déjà infiniment probable que la mission de K'ang T'ai, dans sa grande enquête sur les pays des mers du sud

1) Cf. Legge, *Travels of Fa-hien*, p. 116, n. 2, et Chavannes, dans *T'oung Pao*, II, v, 193.

au III^e siècle, ait entendu parler de Ceylan. Nous n'avons plus que des fragments de cette relation; aussi est-ce sous beaucoup de réserves que j'ai proposé de retrouver Sihadīpa, forme pâlie de Simhadvīpa, dans le 斯調 Sseu-tiao que nomment ces fragments. Par contre, il est bien certain que c'est là l'original du nom de 私訶條 Sseu-ho-t'iao, qui désigne Ceylan, au cours de la deuxième moitié du V^e siècle, dans le *Fou nan ki* de Tchou Tche¹). Mais cette même forme se retrouve dans une citation du 外國事 *Wai kouo che* de 支僧載 Tche Seng-tsai²). On ne connaît pas les dates exactes de Tche Seng-tsai, mais les termes mêmes qu'il emploie montrent qu'il vivait sous les Tsin. Or les Tsin sont tombés en 420, soit six ans après le retour de Fa-hien; il est bien probable que le *Wai kouo che* est antérieur au récit du pèlerin. Cette forme qui transcrit Simhadvīpa, inconnue de Fa-hien, on la trouve d'ailleurs plus anciennement, avec des orthographes un peu différentes, dans les traductions chinoises d'œuvres bouddhiques. Les formes 私訶絜 Sseu-ho-kie et 私訶壘 Sseu-ho-tie, que j'ai signalées il y a quelques années³), sont empruntées l'une à un 雜譬喻經 *Tsa p'i yu king* dont le traducteur est inconnu, mais qui passe pour avoir été traduit sous les Han, par conséquent avant 220 de notre ère, l'autre à un ouvrage de même titre qui fut traduit par Tche Leou-kia-tch'an vers 180⁴). Le nom indigène de Ceylan était donc connu

1) Cf. *B.E.F.E.-O.*, IV, 357.

2) Cf. *Chouei king tchou*, éd. de Wang Sien-k'ien, ch. 1, f° 10 v°; 水經注 疏要刪補遺 *Chouei king tchou chou yao chan pou yi* de 楊守敬 Yang Cheou-king, publié en 1909, ch. 1, f° 1 r°.

3) *B.E.F.E.-O.*, IV, 357.

4) Ce sont les nos 1368 et 1372 du *Catalogue* de Nanjio; une faible portion du premier d'entre eux a été traduite par M. Chavannes dans ses *Cinq cents contes et apologues*; es passages cités se trouvent dans le *Tripitaka* de Kyoto, XXVI, ix, 835 v° et 855 v°. Je date approximativement de 180 le n° 1372, bien que M. Nanjio étende de 147 à 186 l'activité de Tche Leou-kia-tch'an. C'est que je suis d'accord avec M. Maspero (*B.E.F.E.-O.*, X, 228) pour ne faire venir Tche Leou-kia-tch'an en Chine que dans les dernières années

des Chinois, en transcription, bien avant Fa-hien. Il en était sans doute de même de la forme où le nom n'est plus transcrit, mais traduit, celle du Che-tseu-kouo ou royaume du Lion, que Fa-hien a adoptée. Les textes historiques chinois relatifs à Ceylan ont été étudiés en 1900 par M. S. Lévi. On verra dans son article que le roi de Ceylon (le texte original a «le roi du royaume du Lion») entendit parler à la fin du IV^e siècle du respect que l'empereur Hiao-wou des Tsin (373—396) avait pour la Loi bouddhique, et il lui envoya un moine chargé de lui remettre une statue du Buddha faite de «jade blanc». Mais le moine resta plus de dix ans en route, et n'atteignit la Chine que dans la période *yi-hi* (405—419)¹). Il paraît bien résulter de ces textes que le moine, envoyé à la fin du règne de Hiao-wou, c'est-à-dire avant 396, arriva en Chine dans les premières années de la période *yi-hi*, et par suite avant le retour de Fa-hien en 414.

Pp. 49—50. Les indications relatives aux circoncriptions du Champa seront à reprendre en utilisant les données parallèles du *Tao yi tche lio* et en essayant de tirer parti des noms indigènes que M. G. Maspero a groupés d'après les inscriptions dans *T'oung*

de l'empereur Houan (147—167). Dans les Addenda de son *Catalogue*, M. Nanjio a admis que le n° 28 avait été traduit par Tche Leou-kia-tch'an exactement en 147. Mais en réalité le *Tch'ou san tsang ki tsi*, au début du VI^e siècle, ne connaît pas de date pour cette traduction; en 374, Tao-ngan n'en connaissait pas davantage, et ce n'est même qu'à titre de probabilité qu'il admettait que cette traduction fût l'œuvre de Tche Leou-kia-tch'an. Les seules notices anciennes qui soient jointes à des traductions de Tche Leou-kia-tch'an les datent respectivement de 179 et 185 (cf. *Tripitaka* de Kyoto, XXVII, IX, 595 v°). C'est ce qui m'a décidé à adopter la date approximative de 180 pour la traduction du n° 1372.

1) Cf. S. Lévi, *Les Missions de Wang Hiu-en-tse dans l'Inde*, dans *J. A.*, mai-juin 1900, 411—412, 414. Aux textes cités par M. Lévi à ce sujet, on peut ajouter que le 8^e chapitre du **法苑** *Fa yuan* perdu de Seng-yeou avait recueilli une notice concernant l'envoi ou l'arrivée de cette statue; ce document était intitulé **晉孝武帝世 師子國獻白玉像記** *Tsin hiao wou ti che che tseu kouo hien pai yu siang ki* (cf. le ch. 12 du *Tch'ou san tsang ki tsi*, dans *Tripitaka* de Kyoto, XXVII, X, 675 r°).

Pao, II, XI, 197. Le 舊州 Kieou-tcheou, qui reparait à côté du 新州 Sin-tcheou dans le *Tao yi tche liò*, s'oppose évidemment à lui. Comme le Sin-tcheou est Quinhon, port de la capitale chame du Binh-đinh, on peut supposer que le Kieou-tcheou désignait le port de la capitale qui précéda celle de Binh-đinh, et devait être situé à l'embouchure de la rivière de Quāng-nam. Le 烏麗 Wou-li a chance d'être le même que le 烏里 Wou-li nommé par Ma Touan-lin et le *Song che* ¹⁾; peut-être a-t-il été contaminé par le nom suivant, qui, lui, du moins est sûr. Ce troisième nom est en effet 日麗 Je-li (sino-ann. Nhự't-lê), qui s'appliquait à la rivière de Đòng-hò'i dans le haut Annam ²⁾; un article spécial est consacré au Je-li dans le *Tao yi tche liò*. Les noms suivants restent mystérieux, sauf naturellement Pin-t'ong-long (Pāṇḍuraṅga); peut-être 弄容 Nong-jong est-il fautif pour 思容 Sseu-jong, qui fut connu, au temps des Song et des Yuan, comme nom du port situé à l'entrée méridionale de la lagune de Huê ³⁾. Il n'y a guère de vraisemblance à restituer 蒲羅甘兀 P'ou-lo-kan-wou en Poulo-Condor, comme le proposent MM. Hirth et Rockhill. Dans toute la Chine, au XIII^e siècle, 甘 kan se prononçait encore *kam ⁴⁾; si tant est que P'ou-lo-kan-wou forme bien un seul nom, et à vouloir lui trouver une étymologie, la plus satisfaisante phonétiquement serait peut-être Poulo Gambir, connu des navigateurs parce que cet îlot était sur

1) Ce nom même de Wou-li, dans les textes chinois, résulterait de la réunion du nom des deux circonscriptions chames de Wou (sino-ann. O) et de Li (sino-ann. Lí); cf. Cadière, dans *B.E.F.E.-O.*, II, 63; Pelliot, *ibid.*, IV, 199.

2) Cf. *B.E.F.E.-O.*, II, 63; III, 172, 180; IV, 206.

3) Cf. *B.E.F.E.-O.*, III, 186; IV, 206.

4) Par contre, MM. Hirth et Rockhill font à leur propre hypothèse cette objection que les îles de Poulo Condore «ont toujours été appelées K'ouen-louen-chan au temps des Song»; je ne connais pour ma part aucun exemple de l'application du nom de K'ouen-louen à Poulo Condore avant les Yuan (il y a tout un paragraphe consacré à ces îles, ainsi désignées, dans le *Tao yi tche liò*). Quant à la forme «indigène» de Pulo Kohnaong, que les traducteurs ont empruntée à Crawford, elle fait l'effet d'un étrange hybride; cf. d'ailleurs à ce sujet *B.E.F.E.-O.*, IV, 218—219.

leur route; mais c'est pure hypothèse. Les trois derniers caractères de l'énumération, °寶毗齊 °pao-p'i-ts'i, se retrouvent dans le *Tao yi tche lio*, où les noms ne sont pas séparés, mais on y a 精 *kiai* devant *pao*, au lieu du 亮 *leang* que donne Tchao Jou-koua¹).

P. 52, 54. — On sait que Tchao Jou-koua donne à la capitale du Cambodge le nom de 祿兀 *Lou-wou*. Dans une première traduction parue en 1898, M. Hirth avait identifié ce nom à Lovêk; mais j'ai fait remarquer depuis lors (*B. E. F. E.-O.*, II, 132, 141; IV, 237) que Lovêk ne fut pas capitale avant le XV^e siècle, et ne fut même fondée que vers ce moment-là; au temps de Tchao Jou-koua, la capitale était certainement à Angkor. Aussi, dans la présente traduction, MM. Hirth et Rockhill admettent-ils bien que c'est d'Angkor que veut parler Tchao Jou-koua. Reste à justifier cette équivalence phonétiquement; je crois pouvoir le faire aujourd'hui. En songeant pour *Lou-wou* à Lovêk, nous étions influencés par la prononciation foukienoise actuelle *Luk-wok*; mais, à vrai dire, nous ne savons pas ce qu'était la prononciation proprement foukienoise au début du XIII^e siècle. Par contre, l'équivalence archaïque régulière de ces deux caractères, celle qui répond aux tables et aux transcriptions normales, est **luk* + *niut*, en notant par *ni* une nasalisation parfois assez faible et où l'élément guttural l'emportait d'ailleurs sur l'élément nasal (cf. *J. A.*, nov.-déc. 1911, p. 525, 538); la prononciation cantonaise se trouve ici avoir gardé la valeur ancienne des deux mots. On sait par ailleurs que le *t* final, qui dans les dialectes du nord était à peu près passé à *r* sous les T'ang, s'en trouvait partout assez voisin pour avoir de tout temps servi en transcription à noter les *r* finales. Résolvons ces équivalences: **luk* + *niut* devra donner une forme indigène **lukgut* ou **lukgur*. Or Angkor

1) Au moins en est-il ainsi dans mon manuscrit. Ne citant ici le *Tao yi tche lio* qu'incidemment, je n'ai pas collationné ce manuscrit avec l'édition du *Tche fou tchai ts'ong chou*

est l'aboutissement moderne du même mot sanscrit *nagara*, «la Ville», qui a donné dans d'autres noms cambodgiens et siamois *nokor*, *ligor*, *lakhôn*. La transcription de Tchao Jou-koua doit partir d'une prononciation **lokor* ou **logor*, et a par suite cet intérêt de nous montrer, dès le début du XIII^e siècle, une prononciation populaire à *l* initiale pour le nom du Nagara, c'est-à-dire d'Angkor.

P. 53, 55. — Tchao Jou-koua parle de danseuses sacrées, de *nautch-girls* du Cambodge, auxquelles, dans un texte d'ailleurs un peu douteux, il donne le nom de 阿南 A-nan. Les traducteurs disent que ce terme, avec la même orthographe, est la transcription usuelle du mot sanscrit *ānanda*, «joie», «bonheur»; ce n'est pas exact. *Ānanda* est en effet souvent transcrit en chinois, parce que c'est le nom d'un des plus célèbres disciples du Buddha; mais ce nom est toujours écrit 阿難 A-nan. On peut presque se hasarder à prédire qu'on ne le trouvera jamais écrit avec l'orthographe des *a-nan* de Tchao Jou-koua, car ce *nan* de Tchao Jou-koua, au XIII^e siècle encore, se prononçait **nam*, au lieu que le *nan* employé pour transcrire le nom d'Ānanda se terminait toujours, comme il convenait, par une nasale dentale et était alors *nan* comme aujourd'hui.

P. 57. — Au VIII^e siècle, le Tchen-la ou Cambodge est divisé en deux moitiés, l'une au nord, le Tchen-la de terre (陸真臘), aussi appelé 文單 Wen-tan, l'autre au sud, le Tchen-la d'eau (水真臘), aussi appelé 婆鏤 P'o-leou. MM. Hirth et Rockhill font état de l'opinion de M. Gerini (*Researches*, p. 824 et 832) selon lequel «Wen-tan était le haut Cambodge», au lieu que «P'o-leou peut avoir été Kwāla Baloh dans le Pahang septentrional». Il n'y a aucun doute sur la position du Wen-tan dans le «haut Cambodge»; mais il faudrait arriver à une détermination plus précise, et le colonel Gerini n'a pas discuté la question; on trouvera l'indication des textes essentiels dans *B. E. F. E.-O.*, IV, 211—215. Quant au P'o-leou ou Tchen-la d'eau, c'est le bas Cambodge

de l'avis de tout le monde et de la manière la plus certaine; comment peut-on, même un instant, le situer dans l'état de Pahang, c'est-à-dire dans la partie méridionale de la péninsule malaise? M. Gerini lui-même n'a pas dit cela. Le P'o-leou qu'il met, gratuitement d'ailleurs, à Kwala Baloh est écrit 婆樓 P'o-leou ou 婆婁 P'o-leou, et n'apparaît que dans un itinéraire où il n'est nullement question du 婆鏤 P'o-leou ou Tchen-la d'eau (cf. *B. E. F. E.-O.*, IV, 211, 326). M. Gerini paraît d'ailleurs avoir ignoré ce dernier nom, et il a imaginé (p. 342), à côté du Tchen-la d'eau et au lieu du Tchen-la de terre, un Tchen-la du feu, qui lui a permis d'apparenter à ces noms du VIII^e siècle les titres de « roi de l'Eau » et de « roi du Feu » que portent aujourd'hui deux chefs moï de la chaîne annamitique. Il n'y a à ces belles constructions qu'un défaut: aucun texte n'a jamais nommé un Tchen-la du feu. On voit que les *Researches on Ptolemy's Geography* ne doivent être maniées qu'avec prudence.

P. 64. — La forme Long-ya-men se trouve déjà en 1349 dans le *Tao yi tche lio*.

P. 73, 75. — Les caractères 木蘭 *mou-lan* seraient, selon MM. Hirth et Rockhill, une très mauvaise transcription du tamoul *maram*, qui lui-même n'est d'ailleurs pas très indiqué ici. Mais le nom paraît bien purement chinois. On a connu en Chine, sous le nom d'« écorce de *mou-lan* », une cannelle (cf. Bretschneider, *Botanicon sinicum*, III, 447); il doit s'agir d'elle ici.

P. 80. — Pour l'étymologie du titre de 落佶連 *lo-ki-lien*, je l'ai cherchée non en malais, comme les traducteurs me le font dire par inadvertance, mais dans le javanais *rakryan*. La forme développée *rakarayān* a été expliquée par M. Huber dans *B. E. F. E.-O.*, XI, 21.

P. 81. — *Anao* est aussi séduisant qu'ingénieux pour expliquer le *hia-nao* de 蝦獾丹 *hia-nao-tan*, et doit mettre sur la voie de

l'original véritable; mais je suis assez sceptique sur l'explication de *tan* par « extrait ». A deux reprises, le texte parle d'arbre *hia-nao-tan*, et il semble bien que *tan* fasse partie du nom indigène de l'arbre lui-même. A priori, on doit d'ailleurs songer au javanais plutôt qu'au malais, et la transcription chinoise suppose en effet une forme à aspiration initiale, au lieu que le malais n'a souvent que les formes désaspirées.

P. 86. — La question des « états » soumis à Java reste fort obscure; elle s'éclairera cependant en grande partie quand on comparera les indications assez nombreuses de l'*Histoire des Yuan*, le texte de Tchao Jou-koua et le *Tao yi tche lio*. Ce dernier ouvrage répond au 禧寧 Hi-ning de Tchao Jou-koua par 希苓 Hi-ling, à son 牛論 Nieou-louen par 巫崙 Wou-louen, etc. Dans la double énumération établie par les traducteurs des « états » qui sont à Java même ou s'en trouvent géographiquement indépendants, le nom du Nieou-louen a été répété par inadvertance dans les deux séries; il faut le supprimer dans la seconde.

Pp. 96, 100. — Parmi les plantes que Tchao Jou-koua mentionne sur la côte de Coromandel, il y a pas mal de noms obscurs; il me semble cependant que certaines des indications des traducteurs peuvent être rectifiées ou complétées. Le 餘甘 *yu-kan* n'est pas mentionné dans le *Botanicon Sinicum* de Bretschneider, mais on le rencontre ailleurs, généralement écrit 餘甘子 *yu-kan-tseu*. Giles (*Adversaria Sinica*, fasc. 6, p. 187) le cite d'après le *Si yuan lou*¹⁾, contemporain du *Tchou fan tche*, et donne comme équivalence *spondias amara*. Dans le *Pen ts'ao yen yi* de 1116 (éd. du *Che wan kiuan leou ts'ong chou*, ch. 14, f^o 4 v^o), il est dit que le *yu-kan-tseu* est le même que le 菴摩勒 *ngan-mo-lo*. Le *Wei lio* de Kao Sseu-souen, qui est des environs de l'an 1200, consacre tout un

1) Le *Si yuan lou* n'est pas du XII^e siècle, comme le dit M. Giles, mais de 1247 environ; cf. Wylie, *Notes on Chinese literature*, p. 75; *B.E.F.E.-O.*, IX, 126.

paragraphe au 菴摩勒油 *ngan-mo-lo-yeou*, ou «huile de *ngan-mo-lo*», qui sert à teindre les cheveux blancs¹⁾. Il y est dit que le fruit *ngan-mo-lo* est le même que le *yu-kan-tseu*, et que son nom chinois vient de ce qu'au goût ce fruit paraît d'abord amer, puis suave. Une série de citations sont données qui montrent que le nom de *yu-kan* a été usité en chinois au moins dès le III^e siècle; le fruit est divisé en six ou sept compartiments anguleux. Il n'y a donc aucun doute que le *yu-kan* soit bien le *ngan-mo-lo*, en sanscrit *āmalaka*, le myrobolan²⁾. Le 藤羅 *t'eng-lo* n'est pas identifié, mais son nom remonte au moins aux T'ang, car le *P'ei wen yun fou* (s. v. *king-lou*) cite ce vers de l'homme d'Etat Tchang Yue (667—730): 徑路池水拂藤羅, «Dans le lac King-lou³⁾, l'eau caresse le *t'eng-lo*». J'ignore ce qu'est le 甘羅 *kan-lo*, mais les traducteurs se sont trompés, à la suite de M. Parker, en disant que, d'après le *Che ki*, le *kan-lo* «est le même que le 甘茂孫 *kan-mao-souen*». Dans le *Che ki*, il ne s'agit pas de plantes, mais de personnes, dont la biographie est donnée au ch. 71; Sseu-ma Ts'ien y dit que Kan Lo est le petit-fils (*souen*) de Kan Mao. On trouvera une notice assez détaillée sur Kan Lo et Kan Mao dans

1) Ch. 4, f^o 8 v^o de l'édition du *Cheou chan ko ts'ong chou*; sur Kao Sseu-souen, cf. Wylie, *Notes*, p. 129, et *B.E.F.E.-O*, II, 334.

2) Cf. Watters, *Essays on the Chinese language*, p. 436. L'identification donnée par Giles semble être née également de l'identité du *yu-kan* et du *ngan-mo-lo*, mais, pour *ngan-mo-lo*, on aura restitué, au lieu d'*āmalaka*, *āmrāta*, qui est en effet le nom sanscrit d'un *spondias*. *Āmalaka*, qui a donné en chinois *ngan-mo-lo*, se retrouve aussi dans le nom occidental de ce myrobolan, *emblica*. Un autre myrobolan, très différent, a été également connu en Chine sous son nom occidental; c'est le 訶黎勒 *ho-li-lo*, *harītakī*, myrobolan chebulic (cf. Watters, *Essays*, p. 355; Hirth, *The mystery of Fu-lin*, p. 23; Yule, *Hobson-Jobson*, s. v. myrobalan, où *ihlilaj* ne doit pas être différent de *hatīlaj*, *hatīlag*).

3) Le nom de ce lac doit être emprunté au *Ts'ien han chou* (ch. 94 下, f^o 3 r^o), où *king-lou* désigne une épée précieuse des Hiong-nou. M. Hirth (*Ancient history of China*, pp. 66—67) a restitué une prononciation archaïque **king-luk*, et proposé d'y voir une transcription du turc *qynghrāq*, «couteau à large lame». Mais le mot 路 *lou* n'a jamais comporté historiquement de consonne finale.

l'article de Pfizmaier, *Der Redner Tschang-I und seine Zeitgenossen*, pp. 570—583. Au lieu de 蛇臍桑 *chō-ts'i-sang* du texte actuel de Tchao Jou-koua, il faut probablement adopter la leçon 蛇臍佛桑 *chō-ts'i-fo-sang* du *Song che*; il s'agirait de deux plantes ou arbres, *chō-ts'i* et *fo-sang*; le *fo-sang* est déjà mentionné sous les T'ang dans le *Ling piao lou yi*¹⁾ et y est identifié au 朱槿 *tchou-kin*. Le mot *kin* est un nom générique des *hibiscus*, et le dictionnaire de Giles donne plus précisément pour *tchou-kin*, «*kin écarlate*», l'équivalence d'*hibiscus rosasinensis*. On voit ainsi que *fo-sang*, «*mûrier du Buddha*», n'est qu'une autre forme d'un nom plus connu à cause du Japon et qui désigne aussi l'*hibiscus rosasinensis*, 扶桑 *fou-sang*²⁾. Pour le 婆羅 *p'o-lo*, il faut prendre aussi en considération la forme 娑羅 *so-lo* du *Song che*; mais la question des plantes et arbres qui ont été désignés ainsi est trop complexe pour qu'il soit possible de l'étudier ici.

P. 99. — Les traducteurs disent que 部落 *pou-lo* «représente probablement le sanscrit *pura*, cité, ville, forteresse». Mais ils n'ignorent certainement pas que *pou-lo* est une expression purement chinoise signifiant «tribu». Ils ont voulu dire sans doute que *pou-lo*, expression chinoise, avait été employé ici par analogie phonétique, et aussi sémantique, avec le sanscrit *pura*. Je crains d'ailleurs que ce ne soit là de leur part une hypothèse peu probable.

P. 101. — Le 皇華四 [ou fautivement 西] 達記 *Houang-houa sseu* [ou *si*] *ta ki* de Kia Tan, que nomment Tchao Jou-koua, n'est autre que la collection d'itinéraires conservée à la fin du ch. 43 du *Sin t'ang chou*; la route

1) Ch. 中, f° 7 r° de l'édition du Wou-ying-tien.

2) Cf. Bretschneider, *Botanicon Sinicum*, II, 400—401.

de terre pour aller d'Annam en Inde est la première de celles que j'ai étudiées dans le *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient* de 1904 (cf. aussi *B. E. F. E.-O.*, IV, 301). L'information empruntée à Kia Tan s'arrête là, et la remarque sur Bodhidharma est du crû de Tcheou K'iu-fei. La traduction donnée p. 97 est par suite exacte, mais non celle de la p. 101. Sur les œuvres géographiques de Kia Tan et sur cette série d'itinéraires, il y a également des données réunies dans le *漢晉遺書鈔* *Han tsin yi chou tch'ao*. Les itinéraires recueillis dans le *Sin t'ang chou* proviennent du *Houang houa sseu ta ki* en 10 ch., par Kia Tan, qui est signalé dans la section bibliographique du *Sin t'ang chou* (ch. 58, f° 14 r°).

P. 112—133. — Le texte relatif à la venue du moine hindou 永世 Yong-che et de l'«hérétique» persan 阿里烟 A-li-yen a été antérieurement traduit par Stanislas Julien (*Mélanges de géogr. asiat.*, pp. 175—177) et analysé par M. Chavaunes (*Rev. hist. des Relig.*, XXXIV, 53). Les déductions qu'en tirent MM. Hirth et Rockhill ne me paraissent pas justifiées. L'identification de 利得 Li-tô à Lāṭa est douteuse, car ce même nom de Lāṭa paraît être transcrit 羅羅 Lo-lo au feuillet précédent du *Song che*. Il ne me semble nullement établi qu'un moine bouddhiste n'ait pu s'appeler Yong-che; on trouverait des noms analogues, et peut-être celui-là même, en dépouillant les recueils de biographies religieuses. Quant à l'«hérétique» persan, il n'y a pas de raison de le supposer chrétien; lui-même dit que son maître a pour nom de famille 黑衣 Hei-yi, «vêtements noirs». On sait que c'est là le nom des khalifes abbassides dans les textes chinois; Julien l'avait déjà remarqué. Il est donc probable qu' A-li-yen était un musulman, dont le nom commençait sans doute par 'Ali¹).

1) Le nom du roi de Li-tô n'est pas A-no-ni, comme le disent MM. Hirth et Rockhill,

P. 128. — Le nom du pays de 撥拔力 Po-pa-li se retrouve, avec la même orthographe, dans le 續博物志 *Siu po wou tche* (ch. 10, f° 3 v° de l'édition des «Cent philosophes»), où la girafe est décrite sous le nom de 駝牛 *t'o-nieou*, le «bœuf chameau», ce qui est la traduction de son nom persan.

P. 140. — Le pays de Wou-sseu-li des Ta-che (大食勿斯離國) est déjà nommé au IX^e siècle dans le *Yeou yang tsa tsou*, 續集 *siu-tsi*, fin du ch. 10, comme producteur de grenades. Il reparait sous le nom de 麻呵斯離 Ma-k'o-sseu-li dans le *Tao yi tche lio*, qui donne des détails sur la récolte de la manne.

P. 146, 153. — Pour une autre mention d'Alexandre le Grand, avec la même orthographe que dans Tchao Jou-koua et à propos du pays de 茶弼沙 Tch'a-pi-cha, Djabarsa, dans le 記古演說 *Ki kou tien chouo* qui daterait du début de l'époque mongole, cf. *B. E. F. E.-O.*, IX, 663. Il est évident que les caractères sont fautivement intervertis dans le passage parallèle du *San ts'ai t'ou houei* que citent MM. Hirth et Rockhill. Le pays de Djabarsa est également nommé à la fin du *Tao yi tche lio*.

P. 150. — Pour le nom de 近佛 Kin-fo que j'ai donné dans *B. E. F. E.-O.*, IV, 301, je crois que c'est la seule traduction conciliable avec le texte du *Ling wai tai ta* tel qu'il est, et ne pense pas qu'on puisse comprendre, selon une des explications des traducteurs, «près du pays de Fo». Mais l'autre solution à laquelle MM. Hirth et Rockhill inclinent, me paraît séduisante: Kin-fo serait fautif pour 佛逝 Fo-chö; il suffit que les deux caractères se soient trouvés intervertis, ce qui arrive souvent dans les textes chinois, pour qu'on ait tenté, par l'altération du premier caractère,

mais 阿喏你縛 A-jo-ni-fou, comme l'ont donné correctement les traducteurs précédents. Quant au nom de 摩訶你 Mo-ho-ni qui est indiqué pour la reine, je ne sais sur quelle autorité MM. Hirth et Rockhill rétablissent Mahani; il me paraît beaucoup plus probable qu'il s'agisse du titre hindou de la reine, *mahārānī*.

de donner tant bien que mal une valeur sémantique à l'expression nouvelle.

P. 194. — La seconde partie du livre de Tchao Jou-koua, consacrée aux « productions », commence par une série de paragraphes sur les parfums. À propos de chacun d'eux, les traducteurs ont réuni des renseignements précieux, mais qui montrent en même temps combien nos connaissances sont encore, en pareille matière, peu satisfaisantes. Bretschneider n'a jamais donné la partie du *Botanicum Sinicum* où il devait parler de l'aloès, du santal, etc. Comme il s'agit souvent de produits d'origine étrangère, les ouvrages bouddhiques seront à utiliser, par exemple la *Mahāvīyūtpatti*. Je signale aussi que dans la traduction du *Suvarṇaprabhāsa* faite par Yi-tsing, au ch. 7 (Kyōto, IX, 1, 27 r^o), il y a une liste de 32 « saveurs » (味 *wei*), où il s'agit surtout d'odeurs, de parfums, et où tous les noms sont donnés en transcription et en traduction. Le premier des produits dont parle Tchao Jou-koua est le camphre. Dès la première moitié du VI^e siècle, le camphre est désigné en chinois sous le nom de 婆律膏 *p'o-lu-kao*, « onguent de P'o-lu » ou « onguent *p'o-lu* ». On a généralement songé pour *p'o-lu* à Baros de Sumatra, célèbre par son camphre. MM. Hirth et Rockhill croient plutôt que *p'o-lu* doit être une transcription tronquée de *karpūra*, nom sanscrit du camphre. Je m'étais rallié il y a quelques années, avec bien des réserves d'ailleurs, à l'équivalence *p'o-lu* = Baros. Encore aujourd'hui, elle me paraît incertaine, mais bien plus probable toutefois que l'hypothèse mise en avant par les traducteurs de Tchao Jou-koua. *P'o* doit transcrire une syllabe à voyelle *a*, *lu* une syllabe à voyelle *o* ou *u* et à implosive finale; ainsi non seulement la transcription serait tronquée, mais elle ne serait régulière dans aucun des éléments subsistants. Le camphre apparaît dans la liste de Yi-tsing sous la forme alors usuelle de *p'o-lu-kao*; mais l'original sanscrit est rendu par 揭羅娑 *k'ie-lo-so*, ce qui est assez

déconcertant. Cette transcription suppose **kar* + *rasa*; je me demande si elle n'est pas incomplète, et si l'original n'était pas *karpūrarasa*. Quant à la forme 固不婆律 *kou-pou-p'o-lu* que MM. Hirth et Rockhill reproduisent d'après le *Yeou yang tsa tsou* en restituant *kapur*, c'est *kou-pou* seul qui peut répondre à une forme *kapur* dérivée de *karpūra*¹⁾, et *po-lu* reste à la suite, au cas régime, pour indiquer le lieu d'origine; l'expression semble donc empruntée à une langue construite comme le malais.

P. 196. — Un des noms que Tchao Jou-koua donne à l'encens, 薰陸 *hiun-lou*, fut connu en Chine au moins dès le VI^e siècle, et assez probablement dès le IV^e²⁾. Il y a bientôt trente ans, M. Hirth signala qu'en turc osmanli l'encens est appelé *kūnlük* (*gūnlük*), et supposa que la forme chinoise avait été empruntée du turc très anciennement. C'est encore l'opinion qu'il exprimait en 1909, sous une forme d'ailleurs hypothétique, dans son article fort intéressant *The mystery of Fu-lin*³⁾. Aujourd'hui, il nous est dit, sans autre explication, que *hiun-lou* «est sans l'ombre d'un doute (*unquestionably*) dérivé de l'arabe *kundur*, ou de la forme indienne *kundu* ou *kundura*», et que le turc *gūnlük* «est peut-être dérivé du chinois». Tous ces rapprochements sont ingénieux; ils méritaient d'être faits, et on devra les examiner de plus près quand un plus grand nombre de textes, exactement datés, auront été réunis. Pour l'instant, les trois hypothèses me paraissent se heurter à des difficultés très sérieuses. Prenons d'abord l'arabe *kundur* ou le sanscrit *kundurū* (cette dernière forme paraît le mieux attestée en sanscrit). La transcription de *d* par *l*, quoique peu régulière, ne fait pas sérieuse difficulté; mais je ne me rappelle aucun exemple où l'*h* initiale chinoise réponde

1) Il est probable que 固 *kou* est pour 箇 *ko* (**ka*).

2) Le nom de *hiun-lou* se trouve par exemple au ch. 3 du n° 447 de Nanjio, traduit sans doute sous les Tsin, c'est-à-dire entre 265 et 420 (*Tripitaka* de Kyoto, XII, iv, 359 r°).

3) *J. Amer. Or. Soc.*, vol. XXX, p. 23.

à une explosive sanscrite ou arabe, surtout au début d'un mot. Enfin, et surtout, *lou*, comme l'indiquent très justement les traducteurs, est un ancien **luk*; il est contraire à toutes les règles des transcriptions chinoises d'employer un mot à implosive gutturale pour rendre une finale en *r*, ou à plus forte raison une terminaison °*ru*. Faire naître *hiun-lou* du turc *günlük*, comme M. Hirth l'a admis si longtemps, me paraît non moins hasardé. Ici la finale est tout à fait correcte, et la seule difficulté phonétique est l'équivalence des initiales *h* et *k*. Mais, avant le VI^e siècle, les Turcs étaient confinés en Mongolie; ils n'occupaient pas même le Turkestan chinois. Quand le terme nous apparaît en chinois, à une époque où les Turcs peuvent difficilement entrer en ligne de compte, ce n'est d'ailleurs pas en Asie Centrale, mais du côté du Kouang-tong et de l'Indochine, en rapport par suite avec le commerce maritime de l'Océan Indien; il ne semble donc pas que le turc *günlük* ait pu donner naissance au chinois *hiun-lou*. Reste enfin la possibilité de tirer *günlük* lui-même de *hiun-lou*. La difficulté de *h* = *k* subsiste; les anciens emprunts faits au chinois par les Turcs d'Asie Centrale, au temps où la finale *k* de *lou* (**luk*) s'entendait encore dans le nord, nous montrent régulièrement *h* initiale rendue par *χ*, le *ح* arabe (le mot 華 *houa*, « fleur », se rencontre à diverses reprises dans les textes ouïgours sous la forme *χua*, par exemple dans Müller, *Uigurica*, II, p. 40). Il faudrait savoir aussi quand le mot apparaît en turc: le retrouver aujourd'hui en osmanli, à travers tant de siècles et à une si longue distance, est trop surprenant pour que la seule analogie phonétique emporte la conviction. S'il y a eu emprunt, c'est cependant encore dans ce dernier sens que cet emprunt me paraît à la rigueur possible. Mais je ne suis pas sûr que *kundur*, *hiun-lou* et *günlük* ne soient pas trois mots absolument indépendants. La plante odoriférante *hiun* fut connue de tout temps en Chine, et on verra tout à l'heure qu'elle a été parfois confondue avec l'encens.

Quand l'encens arriva en Chine par les mers du sud, il est très possible qu'on lui ait donné, par analogie avec la plante *hiun*, le nom de *hiun-lou-hiang*, ou «parfum sec de [la plante] *hiun*», par abréviation *hiun-lou*. Sans être évident, ce n'est pas invraisemblable, et Watters (*Essays on the Chinese language*, p. 358) a déjà songé à cette solution¹⁾. Pour moi, *hiun-lou* est indigène, ou dérive d'un original jusqu'ici inconnu, qui ne doit pas être *kundur*. Quant au turc *günlük*, il peut être indigène; sa finale *ük* est turque au premier chef; n'était l'analogie phonétique du *hiun-lou* chinois, nul n'aurait jamais soupçonné à *günlük* une origine étrangère; il est bien possible qu'il n'en ait pas. Le *Pen ts'ao kang mou* donne, comme noms étrangers de l'encens, trois noms: 摩勒 *mo-lo*, 杜嚕 *tou-lou* et 多伽羅 *to-k'ie-lo*. Le premier de ces termes prêterait à plusieurs restitutions, dont aucune ne s'impose; mieux vaut n'en rien dire tant qu'on ne saura pas à quelle source plus ancienne l'auteur du *Pen ts'ao kang mou* puisa dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Le second terme, *tou-lou*, est donné, au milieu du XII^e siècle, par le *Fan yi ming yi tsi*: il est donc probable qu'on en trouvera, dans la littérature bouddhique, des mentions plus anciennes qui me sont jusqu'ici inconnues. MM. Hirth et Rockhill disent que c'est probablement une transcription abrégée de *uruška*, qui est un nom sanscrit de l'encens. C'est évidemment la solution qui se présente à l'esprit immédiatement, et elle est très tentante, encore qu'on attendît plutôt une initiale sonore. Mais ici encore, avant

1) Toutefois, Watters avait depuis lors accepté sans réserves l'étymologie de *hiun-lou* par *günlük*; cf. *On Yuan Chwang's Travels*, II, 244. Il y a peut-être même une autre solution: 薰 *hiun* s'emploie assez souvent pour 熏 *hiun*, «faire brûler avec fumée», «enfumer», et on trouve d'ailleurs cette seconde forme employée également pour écrire *hiun-lou*; *hiun-lou* pourrait être «[le parfum] sec qu'on brûle». En tout cas, les Chinois n'ont pas considéré *hiun-lou* comme un nom étranger, car, au XII^e siècle, l'auteur du *Fan yi ming yi tsi*, après avoir indiqué un nom étranger de l'encens, donne comme nom chinois *hiun-lou*. Cf. *Fan yi ming yi tsi*, ch. 8, section 34, consacrée aux parfums (dans *Tripitaka* de Tôkyô, 雨, XI, 244).

d'arriver à une conclusion définitive, il faudra résoudre certaines difficultés. Le *Pen ts'ao kang mou* a fourni en effet à MM. Hirth et Rockhill (p. 201) la forme plus complète 咄魯瑟劍 *Tou-lou-chö-kien*, qui, elle, est la transcription fort régulière de *turuška*¹); seulement, elle est donnée comme le nom indien non pas de l'encens, mais du 蘇合 *sou-ho*, qui paraît avoir été le storax²). Bien avant le *Pen ts'ao kang mou*, c'est en effet la même équivalence qui est donnée pour *tou-lou-chö-kien* dans le *Fan yi ming yi tsi*, alors que, dans un paragraphe voisin, cet ouvrage indique *tou-lou* comme un nom de l'encens. On voit par là que le compilateur du XII^e siècle n'établissait aucun rapport entre ces deux formes; sans doute il peut les séparer à tort, mais la preuve n'est pas faite. La question est encore compliquée par la mention voisine, dans le *Fan yi ming yi tsi*, d'un parfum 兜樓婆 *teou-leou-p'o*, qui «est produit dans le pays des Démons (鬼神國). Ce pays-ci ne le possède pas, c'est pourquoi on ne traduit pas [le nom]. Parfois aussi on le traduit par «herbe parfumée» (香草 *hiang-ts'ao*); autrefois, on disait 白茅香 *pai-mao-hiang*». Je ne connais pas l'original de *teou-leou-p'o*, pour lequel le dictionnaire de Giles indique l'équivalence *Platycarya strobilacea*³). Mais dans le *Yu k'ie che ti louen*, traduit au VII^e siècle par Hiuan-tsang, on trouve, au chapitre 3, un paragraphe sur les parfums⁴);

1) Le mot *kien* était anciennement à *m* final; il en résulte que les Chinois ont entendu le nom sous la forme *turuškam*; le dictionnaire de Böhtlingk indique également pour le mot le masculin et le neutre, mais d'après des lexiques, et sans exemple attesté; la *Mahāvīyūtpatti* donne le masculin; la transcription chinoise suppose le neutre.

2) Mais là encore, bien des confusions se sont produites. Le storax devait être extrait d'un liquidambar. Or les Chinois ont connu un produit qu'un auteur du VII^e siècle rapproche de l'encens et qui était extrait du liquidambar; il était nommé en chinois 白膠 *pai-kiao* (cf. Bretschneider, *Botanicon Sinicum*, III, 460). Mais aussi bien la liste de Yi-tsing que le *Fan yi ming yi tsi* lui donnent comme nom sanscrit 薩闍[折]羅婆 *sa-chö* [ou *tchö*]-*lo-p'o*; il faut sans doute corriger partout 婆 *p'o* en 婆 *so*, et restituer *sarjarasa*.

3) Cf. aussi Bretschneider, *Botanicon Sinicum*, II, 122.

4) Éd. de Kyōto, XX, v, 12 v^o.

il y est dit entre autres que les quatre grands parfums sont l'*agaru* (沈香 *teh'en-hiang*), le parfum 翠堵魯迦 *sou-tou-lou-kia*, le camphre (龍腦香 *long-nao-hiang*) et le musc (麝香 *chō-hiang*). La traduction de Hiuan-tsang était à peine achevée que Hiuan-ying la commentait, au milieu du VII^e siècle, dans son *Yi ts'ie king yin yi*, et il y dit, au ch. 22 (éd. de Kyōto, XXXV, II, 152 r^o), que le parfum *sou-tou-lou-kia* est le même que, dans les traductions plus anciennes, on appelait *teou-leou-p'o*. Les habitudes de transcription amènent à supposer par suite que l'original sanscrit débutait en *stū*^o, mais que les transcriptions anciennes ont été faites sur des formes prâcrites où l's initial était tombé. Même si ces noms n'ont rien à voir avec *tou-lou*, donné comme autre nom de l'encens, il se peut qu'un phénomène analogue se soit produit pour ce dernier nom. Tout en admettant la possibilité de l'équivalence *tou-lou* = *turuṣka*, il faut donc s'attendre à ce que l'avenir la vienne peut-être infirmer. Quant au troisième synonyme que le *Pen ts'ao kang mou* indique pour l'encens, *to-k'ie-lo*, MM. Hirth et Rockhill ont supposé une faute pour *k'ie-to-lo*, et ont rétabli *khadira*, *Acacia catechu*. Une telle transcription serait absolument incorrecte. A l'erratum, les traducteurs ont ajouté que cependant la forme du *Pen ts'ao kang mou* se retrouvait ailleurs et pouvait par suite répondre au sanscrit *tagara*. Il n'y a aucun doute que cette restitution est seule justifiée; elle était d'ailleurs déjà donnée par Stanislas Julien dans l'index de sa traduction de Hiuan-tsang. Seulement *tagara* n'est pas un nom de l'encens. La liste de Yi-tsing le donne comme équivalent du 零陵香 *ling-ling-hiang*. Or le *ling-ling-hiang* est un autre nom du 薰草 *hiun-ts'ao*, de l'«herbe *hiun*» (cf. *Botanicon Sinicum*, II, 127—129), et c'est sans doute par confusion entre le *hiun-lou* et le *hiun-ts'ao*, à cause du premier caractère commun, que *tagara* est devenu fautiveusement, dans le *Pen ts'ao kang mou*, un des noms de l'encens.

P. 200. — Il me paraît très douteux que 篤耨 *tou-neou* transcrive *damar*; la transcription serait irrégulière à tous les points de vue. Pour d'autres solutions, aussi hypothétiques, cf. Watters, *Essays*, p. 442; *B. E. F. E.-O.*, IV, 173.

P. 202. — Pour le benjoin, le *Pen ts'ao kang mou* a fourni à MM. Hirth et Rockhill un nom étranger 拙貝羅 *tcho-peï-lo*, qu'ils ont lu *kiu-peï-lo*, et qu'ils ont supposé être une transcription corrompue soit de *khadira*, soit de *kundururu*. La transcription est en effet corrompue. Le mot est donné au ch. 8, section 34, du *Fan yi ming yi tsi*, mais y est écrit 拙具羅 *tcho-kiu-lo*, avec l'indication d'une autre orthographe 婁具羅 *kiu-kiu-lo* qu'on retrouve en effet dans la liste de Yi-tsing, et enfin d'une troisième 求求羅 *k'ieou-k'ieou-lo*. Il est certain dès lors que la correction que MM. Hirth et Rockhill ont fait subir tacitement au premier caractère est justifiée, et qu'il faut lire un caractère *kiu* ou *k'iu* au lieu de *tcho* (on songerait à 屈 *k'iu*, mais ce mot est à ancienne sourde initiale, au lieu que les deux autres formes sont à ancienne sonore initiale). Quoi qu'il en soit de ce premier caractère, les autres formes nous garantissent la lecture, et l'original n'est ni *khadira*, ni *kundururu*, mais *guggula*. Il s'agirait alors anciennement non pas du benjoin proprement dit, qui ne se trouve qu'en Malaisie, mais d'un produit tiré sans doute du *Balsamodendron africanum*, et on comprendrait mieux le nom chinois de 安息香 *ngan-si-hiang*, qui semble le rattacher à l'ancien nom chinois de la Perse des Arsacides.

P. 218. — Le terme 朝霞 *tchao-hia* ne signifie pas «blush of the Court», mais «vapeur rose du matin», et il est bien douteux qu'il ait rien à voir phonétiquement avec le sanscrit *kauceya*. Cf. *B. E. F. E.-O.*, IV, 390, et Watters, *On Yuan Chwang's Travels*, I, 287.

P. 219. — Le Nan-tchao n'était pas au Laos, mais au Yunnan.

P. 220. — Pour d'autres références concernant l'étoffe 越諾 *yue-no*, cf. *B. E. F. E.-O.*, IV, 483.

P. 225, 227. — L'équivalence Ki-pin = Caboul ne repose sur rien. Le Ki-pin désignait le Cachemire sous les Han, et le Kapiça à partir du milieu du VII^e siècle.

P. 228. — Le *Yu p'ien* n'est pas du V^e siècle; il a été achevé en 543. Cf. *B. E. F. E.-O.*, II, 323.

P. 231. — Toute la question des noms de pierres précieuses en chinois sera à reprendre en détail quelque jour. Pour ce qui est du sens primitif de 車渠 *tch'ō-k'iu*, il semble bien qu'il se soit agi dès l'origine d'un grand coquillage comparé, pour sa forme, à la jante d'une roue. L'indication est donnée, sans date, dans les *Essays* de Watters, p. 433. Mais on la retrouve dans le ch. 8 du *Fan yi ming yi tsi* (section 35, consacrée aux joyaux), avec cette citation du 尚書大傳 *Chang chou ta tchouan*: 大貝如車之渠, «un grand coquillage semblable à la jante d'un char». Il ne peut s'agir que du *Chang chou ta tchouan* de 鄭玄 *Tcheng Hiuan*, ce qui met au II^e siècle de notre ère; l'application de *tch'ō-k'iu*, «jante de char», à un coquillage doit donc remonter beaucoup plus haut que le VIII^e siècle.

Ce compte rendu critique ne fait pas justice en apparence aux très réels mérites du livre de MM. Hirth et Rockhill. C'est qu'il s'agit d'un travail fort sérieux, que tout orientaliste sera tenu d'utiliser; il m'a semblé plus profitable de signaler les points douteux que d'insister sur les cas beaucoup plus fréquents où je suis en parfait accord avec nos confrères. Leur traduction de Tchao Jou-koua est en réalité un des trois ou quatre livres parus cette année et qui valent à nos études un enrichissement appréciable.